

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 2

Artikel: Le pensionnaire des Blesson : fin
Autor: Favrat, Victor
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quemment de ces visites-là. Il aimait ces vagabonds qui apportaient quelque diversion à sa vie de solitaire; il avait toujours pour eux quelques sous et un verre. Ce jour-là, M. Marc B. se retournant reconnut le visiteur.

— Bin lo bondzo ! dit-il tout en maniant la bêche.

L'arrivant qui n'avait jamais vu le propriétaire s'imagina, à la mise, qu'il avait affaire au domestique. Aussi ne se mit-il pas en frais de politesse.

— Bien le bonjour ; il n'est pas là le patron ?

— Que non.

— Où est-il ?

— Ma foi, il ne me dit pas où il va, ni ce qu'il fait ; il est parti ce bon matin ; mais peut rentrer d'un instant à l'autre.

— Ah !... dis voir, c'est un rude vilain bougre, on dit qu'il ne vaut rien tant pour les pauvres.

— Eh ! quelle horreur ! Qui vous a dit ça ?

— Je sais pas ; on dit comme ça que c'est un mauvais bougre.

— Ma foi, je n'en sais rien ; pour moi, je n'ai pas à m'en plaindre

— Te paie-t-il bien ?

— Que oui.

— Il te donne bien à manger ?

— Que oui... Et tenez, vous me faites penser que c'est le moment de prendre les » dix-heures ». Acceptez-vous un bocon de pain et de fromage ?

— C'est pas de refus, ma foi ; je n'ai rien mangé ce matin et j'ai la peau du ventre qui se bat avec celle du dos.

L'ami Marc sourit, fit entrer son étrange visiteur et l'installa dans sa cuisine, devant une niche de pain blanc et un bon quartier de Gruyères.

— Tenez, servez-vous, pendant que je descends à la cave tirer un verre.

L'autre ouvrit de grands yeux étonnés.

— Comment, il te laisse la clé de la cave ?

— Que oui !... Tu vois que ce père B. n'est pas si mauvais qu'on le dit.

Ils mangèrent et trinquèrent ; le vin était bon et le vagabond, cependant qu'il se réconfortait, ne cessait de médire du propriétaire de la Cascinetta. Mon ami Marc, avec un sérieux dont il a emporté le secret, le poussait aux confidences en remplissant son verre ; il en fit ainsi dire pis que pendre de ce « vilain bougre », comme il l'appelait.

— Au fond, vous avez raison, disait-il même ; il ne vaut pas le diable. Puis, soudain : Ah ! mon Dieu, s'il allait revenir et nous trouver en train de manger son fromage et de boire son vin....

Et vite il débarrassa la table.

Dans le jardin, il donna quelques sous à son visiteur qu'il congédia sous prétexte qu'il avait un travail à terminer avant l'arrivée du patron.

Puis le vagabond à peine à l'angle du chemin, près de la maison d'école, il partit d'un grand éclat de rire...

Méditez cela, lecteurs, et vous verrez que mon ami Marc B. était un brave cœur qui avait sa façon de pratiquer la charité.

Que Dieu ait son âme, moi je lui garde un pieux souvenir.

CH.-GAB. MARGOT.

Vieux mots.

M. F. Isabel demandait, dans l'avant-dernier numéro du *Conteur*, des éclaircissements sur le vieux mot d'*avouillards*. Grâce à l'obligeance de M. Alfred Millioud, nous sommes en mesure de lui en donner d'aussi complets que possible :

Ce mot, nous écrit M. Millioud, se rencontre souvent dans le *Registre du Conseil d'Aigle*, au XVIII^e et

au XVIII^e siècle. Il s'écrit aussi *advouillards*, *avouillard*. Nous allons donner quelques citations par lesquelles le sens apparaîtra de lui-même.

En décembre 1687, il est dit : « La récolte des *avouillards* et visite des cheminées a été arrêtée précisément à mercredi prochain. »

En novembre 1688 : « On publiera la récolte des *avouillards*, on pourra aller à la Chenaux à des jours où il se trouvera des charge-ayants (délégues du Conseil) pour prendre garde qu'il ne s'y commette aucun abus. »

Le 9 décembre 1737, ce mot est en marge d'une délibération conçue comme suit : « Comme on se trouve dépourvu de fiches et que l'on craint que LL. EE. ne nous en accordent plus dans leurs limites (de forêts), M. le Procureur est chargé d'aller à Leysin avec un conseiller, faire un rôle exact des vaches qu'il y a rièr le territoire de Leysin et avertir tous les particuliers de les faire venir au plus tôt. Le Secrétaire des Bâties (dignes de la Grande-Eau) devra faire un rôle pour la recouvrement des *avouillards* que les habitants doivent tant pour le fodge que pour la taxe de leurs biens, lequel rôle sera publié pour la conduite de ceux qui les doivent fournir. »

En novembre 1751, « on se trouve entièrement dépourvu de fiches ou *avouillards* pour piloter et assurer les bâties du Rhône et de la Grande-Eau. »

Dans un compte de 1660 (aux archives d'Aigle), il y a encore : « Pour achat de deux maillets pour battre l'*advouillard* vers la Grande-Eau, 1 florin. »

Qu'on nous permette encore une citation qui n'est pas la moins concluante ; dans un document qui remonte à l'an 1544, il est dit : « Aussi doivent les dits de Leysin, bailler tous les ans, pour chaque vache qu'ils garderont, un *avouillard* aux dits d'Aigle pour les dites bâties, lesquels *avouillards* ils doivent couper rièr leur communauté de Leysin s'ils y en trouvent ; et ças avenant qu'ils n'en trouvent, alors ils peuvent couper sur la communauté d'Aigle, aux lieux plus convenables et moins dommageables. »

En somme, ce sont donc des pieux de sapin. *Avouillard* me semble signifier exactement un « arbre à aiguilles » ; ou bien simplement « une grosse aiguille, une flèche », à peu près comme cet autre vieux mot, la *dagne*, fréquent aussi dans les anciens documents.

Car je trouve mention en 1594 d'un *avouillard* de faug, c'est-à-dire de hêtre, planté à un endroit où devait ensuite être mise une borne, dans la plaine du Rhône du côté du Valais.

Il existe, dans la région du Grand-Combin, « le massif des *Avouillons*, composé d'une vingtaine de pointes toutes plus délabrées les unes que les autres, d'où son nom : *Avouillons* ou *Avollons* qui, dans le patois de la région, signifie *Aiguillons*. » (*Echo des Alpes*, février 1897.)

Rièr Gland, il y a aussi les *Avouillons* ; je ne puis pas en parler de visu.

L'*Avouillon* était, avant 1722, un lieu dit dans l'endroit qui, aujourd'hui, s'appelle l'*Entremouye*, entre La Posse et Gryon.

Ce qui parle encore en faveur de ce sens de « grosse aiguille », c'est que, selon Gilliéron, dans le patois de Vionnaz, le mot *avoueller* se dit d'un épi qui commence à « pointer ».

L'an ion.

Vouaïque don cé l'an ion avau la dérupo io l'a ètà teni compagni ài vilho chacots, ài z'épolettès, ài crinolines, ài brego, et tot plliein d'affèrès dâi z'autro iadzo qu'on a remisâ pè lo lénau avoué la vilha farraille.

Ein-no ètà tré ti conteints dé cé l'an ion ? Oi et na ! mâ, po bin deré, cein n'est pas onco tant mau z'allâ se n'y avâi pas z'clia pesta dè grâla qu'a tot tsapliâ lo vegnoubllo dâo côté dè pè Vevay, mâ, on a bio fêrè, quand lo mau vâo arrevâ, lo faut supportâ et, po cein qu'en est dè la grâla, l'aront bio teri contre avoué dâi pices dè doze et tota l'artillèri dè l'arsenau dè Mordze po la reinvouyi pe levé, bernicle ! quand le vâo tsezi, faut la recaidrè et cliâo carres dè pétolès bliantsès que lo bon Dieu no z'einvouyè, l'est binsu po no z'apreindrè que n'ein petètrè oquè à no reprodzi.

L'an ion n'a pas ètà tant bon po lè rai et cliâo que sont hiaut plliaci ; la tanta Vittorine, l'empereusa dâi Godèmes dè pè Metrux, a veri lo dou à la metse ; ma fai, l'ètà dza vilha et quand l'hâora d'einfelâ lo gardabi dè sapin est quie, n'a pas, faut modâ !

Et cè pourro Marque Tienlair, lo Présideint de l'América d'amont, ditès-vai ! Sè vaire tiâ dinse et onco pè 'na cacibraille d'anarchiste ! Eh ! chameaux, va ! foudrai-te pas tot cein ètèrti !

La fenna âo rai dâi macarounis a bouébâ l'an passâ et cliâ à l'empereu dè Russie assebin, mâ cein ne lâo va pas tant. Nicolas est bordon qu'on dianstro et lo Vitto-Manivelle est tot grinzdo, kâ, comptâvâ su dâi valets et craque ! dâi demi-batz ti lè dou. L'ont fè tot parai dâi tire-bas dâo dianstre po cliâo dou batsi et lè duès sadze-fennès ont reçu dâi trindiettes que n'ètà pas dè la moqua dè tsat, allâ pi !

La fenna âo rai dè Serbie atteindâi assebin dâo novè po l'an passâ, lo bri ètà dza coumeindâ et... rein ! Lè papai, que sont tant crouiès, desint que lo Quesandre, quand l'a cein vu, avâi taupâ sa fenna et que volliâvè mimameint demandâ son divorce. Ora, ne sarâi-te pas 'na vergogne po dâi dzeins ass ; hiaut plliaci ! Mâ tot cein n'est que dâo barjaquâdzo, à cein que paret.

Lè z'Anglais sè tserpegnont adè avoué lè Transvaliens, qu'on ne sâ pas quand cein vâo botsi ; cliâo Boaires tignont bon et ne volliant pas bastâ ; l'est veré quene sont pas dâicapons ; l'ont cé générau de Vette qu'est on tot terriblio ; po lo corradzo, resseimblîè à Vinquélriède, vo sèdès, cé dè Sinpauque ! et l'a atant poaire dè Kirchenair et sè bataillons, qu'on osé dè 'na caie dè motse. Lâo fot dâi raclliâtes dâo tonaire et font sautâ à la dynamita dâi treins dè marchandi quasu totès lè senannès et cein n'a rein l'air dè volliâi botsi.

Lè Français n'ont pas fè grand pussa l'an passâ. Ein dévant, tsandzivant lâo Conset d'E-tat atant dè iadzo què no z'autro dè tsemise ; mâ ora, l'ein ont ion que tint bon, n'a pas ! L'ont tot parai manquâ dè s'eimpougni avoué lè Turques rappo à on eindèbarcadéro dè bateau à vapeu que l'ont per lè et l'aviont dza einvouyi 'na demi-compagni dè navioys po lè bombardâ ; adou Rebedoulami, lo surtan, a prai poire et l'a bastâ.

Guelioumo fâ adè dâi discon decé delé à sè z'allemands, mâ dâi iadzo, cliâo chouabes ne lè z'avâlont pas asse bin ni avoué atant dè plliési què la campouta et lo bacon, kâ bin soveint, va pi trâo liein !

Per tsi no, n'a pas z' gros grabudzo, hormi que stu l'âton n'ein renoumâ lè municipau et lè grands conseillers ; y'ein a zu dâi dègomâ, dâi vilho qu'ont ètà renoumâ et on a boutsi lè pertes ein metteint dâi dzouvenu. Et tandi cliâo quat'ans on ne vâo dièro vaire se cein âodrâ mi, sarè tot'on, coumeint desâi la tanta Françoisè à se n'homme lo leindèman dâi vôtès po lè conseillers dè coumouna. Noumâ lè z'ons, boutâ lè z'autro, l'est tot lo mimo diablo ; d'ailleu, cliâo conseillers ne valliont pas pllie tcher lè z'ons que lè z'autro !

Ora, cliâ vilha, ne sarai-le pas 'na tota bouna po on syndico !

Le pensionnaire des Blesson.

FIN.

Quand deux ou trois heures plus tard, M^{me} Blesson rentra, elle trouva la maison sens dessus-dessous. Les portes claquaient, Madeleine allait et venait en levant les bras au ciel et l'on entendait la voix de M. Blesson qui criait : « Où est-il ce sacré pant ? où est-il ce bandit ? Il faut que je lui flanque mon pied quelque part !... Canaille ! canaille ! canaille ! »

— Grand Dieu ! qu'arrive-t-il, Madeleine ?

— Des horreurs, madame, grâce à M. le comte !.. Vous étiez à peine à la rue, qu'il entre à la cuisine en chantonnant et en pirouettant. Les enfants...

— Madeleine !

— Ah ! laissez-moi dire, je n'ai pas la tête à faire des compliments... les enfants m'aidaient à écosser des pois. En voyant M. d'Aprica, ils se lèvent pour s'en aller... Vous savez qu'ils ne le portent pas dans leur cœur... Alors lui s'avance vers moi et me dit : « Ma toute divine Madeleine, accordez-moi la grâce d'une polka ou d'une mazourka. » Et le voilà qui me prend par la taille, devant les enfants, le monstre ! et qui veut me faire danser au beau milieu de mes casseroles !... Je ne suis qu'une vieille femme et je n'ai jamais fait de mal à une mouche, mais aussi vrai que je vous parle, s'il ne m'avait pas lâchée tout de suite, je lui crevais les yeux avec mon petit couteau à éplucher les légumes !

— Malheureuse !

— Je ne le lui ai pas envoyé dire, allez !... Vous seriez le roi, ai-je fait, que vous ne parviendriez pas à débaucher les femmes de chez nous, vilain morveux !

— Vous avez osé traiter M. le comte de vilain mor... ?

— Oh ! je lui en ai fait entendre bien d'autres ! Mais toutes mes paroles passaient sur sa tête comme l'eau par le trou de l'évier. Il ne faisait que rire ; puis, comprenant qu'il devait se passer de danseuse, il s'est mis à faire le singe tout seul, jonglant avec mes assiettes, tenant un balai en équilibre sur son long nez, faisant l'homme-serpent entre les pieds d'une escabelle. Faut croire qu'il aura appris ça en fréquentant sa bonne amie du cirque.

— Tout cela n'est pas bien terrible, et certes M. le comte n'a pas songé le moins du monde à vous offenser.

— Madame l'encouragerait peut-être à recommencer ? mais c'est monsieur qui se chargerait alors de le jeter par la fenêtre. Figurez-vous qu'en allant à sa volière, monsieur aperçoit le comte qui en sortait et qui s'éloignait en lui faisant ses sempiternelles révérences. Une seconde après, j'entends un cri épouvantable et des : « Canaille ! canaille ! assassin ! » J'accours et je trouve monsieur s'arrachant les cheveux devant ses canaris et ses chardonnerets. Les pauvres bêtes trébuchaient comme des hommes ivres : le comte avait trouvé plaisir de leur faire avaler du pain trempé dans du vin... J'ai cru que monsieur en deviendrait fou.

— Et M. d'Aprica, où est-il ?

— Il n'a pas attendu son reste, vous pensez bien. Il doit s'être barricadé dans sa chambre.

Mme Blesson y alla aussitôt. Le comte s'était enfermé chez lui, en effet. Après avoir parlementé un instant, il consentit à ouvrir.

— Madame, dit-il, ze me souis conduit comme oune enfant. Daignez agréer toutes mes excuses. Ze souis au désespoir d'avoir causé oune si gros sàgrin à M. Blesson. Dites-loui que z'irai loui demander pardon en loui apportant d'autres oiseaux.

Cet ensorceleur avait l'air si honteux, il modulait ses regrets d'une voix si caressante, que Mme Blesson en eut presque les larmes aux yeux, d'attendrissement.

— Monsieur le comte, dit-elle, nous oublierons bien vite ces enfantillages. Ce n'est d'ailleurs pas ce qui m'amène. Je reviens de chez les demoiselles Coumacliet. Elles sont toutes disposées à vous accepter au nombre des professeurs de leur pensionnat. Mais, avant de prendre des engagements, elles désirent écrire à Naples et à Rome pour obtenir en quelque sorte la confirmation officielle de la bonne opinion qu'elles ont de vous.

— Ah ! elles veulent se renseigner sur mon compte ?

— Croyez bien que c'est là une pure formalité, à laquelle les obligent leurs délicates fonctions... Je dois vous dire aussi, Monsieur le comte, qu'en quittant ces excellentes demoiselles, j'ai, au risque de vous déplaire, écrit à votre roi.

— A Sa Majesté ?

— A elle-même. Je lui expose discrètement votre situation, l'ennui où vous êtes de ne pouvoir payer vos dettes, et je la prie d'user de sa haute influence pour que votre banquier ne vous vole pas et vous envoie tout de suite votre argent... Vous ne m'en voulez pas trop de ma hardiesse ?

— Moi ?... non... Vous avez même prévenu mes désirs, et votre bonté anzélique m'encourage à vous demander encore oune lézère avance, cinquante

francs seulement, que ze compte employer à oune petit voyage aux Rochers de Naye, dont j'ai entendu dire merveille. Voulez-vous rendre encore ce service à celui qui vous est dévoué jusqu'à la mort ! Ze serai absent trois ou quatre jours, au pious. A mon retour, mes fonds d'Italie seront certainement arrivés, grâce à votre zéniale idée.

Mme Blesson donna les cinquante francs, avec moins de joie que d'habitude, et aida elle-même M. d'Aprica à faire sa malle. Il l'en remercia en lui baisant galamment la main, comme à une reine, et partit.

Huit jours se sont écoulés depuis ce départ. Pas de nouvelles du comte. Mme Blesson se sent prise de craintes insurmontables. Le facteur lui apporte une lettre timbrée d'Italie. Elle l'ouvre fébrilement. C'est une brève missive d'un officier de la maison royale, annonçant que nul ne connaît à la cour le comte d'Aprica.

En ce moment arrivent les sœurs Coumacliet et une dame inconnue. Les directrices du pensionnat ont reçu, elles aussi, des lettres d'Italie et leurs signataires disent tous qu'on ne sait qui est M. d'Aprica.

— Et vous, Madame, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ? demande madame Blesson à l'étrangère.

— Je suis Mlle Tutu, l'écuycère du cirque (les sœurs Coumacliet se serrent l'une contre l'autre avec un petit mouvement d'effroi et pincement les lèvres)... et je viens prendre congé de mon ami, M. Enrico, car nous levons notre tente aujourd'hui.

— M. Enrico ? Il n'y a personne de ce nom ici.

— Peut-être prenait-il un autre nom en ce pays ; il s'agit du jeune Italien qui est en pension chez vous et qui ne donne plus de ses nouvelles depuis une semaine.

— M. le comte d'Aprica ? Il est en voyage.

— Ah ! il est parti, et sans m'en prévenir encore ! Alors je ne le verrai pas de longtemps, ni vous non plus... Monstre d'Enrico, tu me lâches ainsi !... Eh bien, attends, je vais tout dire...

— Vous auriez des révélations à nous faire sur le compte de M. le comte d'Aprica ? demanda Mme Blesson d'une voix presque défaillante.

— Comte ? Il ne l'est pas plus que moi, déclare l'écuycère. C'est un acrobate, un paillasse. Nous avons travaillé ensemble dans les hippodromes de Paris, de Londres et d'Italie. Il a abandonné le métier, trouvant la vie de grand seigneur plus lucrative. Bon garçon à ses heures, au reste ; mais qui ne rend jamais un sou de l'argent qu'il emprunte. Moi, j'y suis pour mes vingt-cinq francs.

Un acrobate ! un paillasse !

Mme Blesson, qui avait verdi pendant le récit de Mlle Tutu, tomba soudain comme une masse sur le plancher.

— Elle est morte ! je cours chercher un docteur, s'écria l'écuycère.

Non, la pauvre femme n'était pas morte ; mais le coup qu'elle avait reçu la cloua dans son lit pendant bien des jours.

« Je l'avais bien dit, répétait sans cesse la vieille Madeleine, ce comte n'était qu'un bohémien, et dire qu'il a tenté de me séduire dans ma cuisine ! Vilain Cupidon, va ! »

VICTOR FAVRAT.

Passe-temps. — La solution de l'énigme de samedi dernier est : *chapeau, coiffure*. — La prime est échue à M. H. Guilloud, à Avenches.

Bouts rimés.

Conteur. Lecteur. Semaine. Malmène. Avec ces quatre rimes, choisies au hasard, composer un quatrain. Les rimes pourront être placées dans l'ordre qu'il plaira.

Boutades.

A l'école.

Le maître. — Eh bien, voyons, Jean, dis-moi ce que c'est qu'un affluent.

L'enfant. — Un affluent,..... un affluent,..... c'est..., un affluent, m'sieu, c'est... l'enfant d'une rivière.

Une jeune fille, qui a passé de brillants examens, rentre à la maison et dit à sa mère :

« Maman, j'ai fait de grands progrès dans

mes études. J'aimerais pourtant compléter celles-ci en apprenant encore la psychologie, la philologie, la physiologie... »

— Une minute, ma fille, interrompt la mère, j'ai arrangé pour toi un cours de Soupologie, de Bouillologie, de Rotitologie, de Pointologie, de Reprisologie, de Rapiécologie et de Domes-ticologie. Et, pour commencer, mets le tablier et vide-moi ce poulet.

Nous avons entendu la pittoresque définition suivante d'un déménagement de pasteur, il y a trente ou quarante ans : « Un char de livres, un char d'enfants et un char de misère (le char des meubles). »

L'autre soir, à Londres, nous écrit un de nos abonnés, au sortir des théâtres, un camelot, un paquet d'enveloppes en mains, offrait aux passants la photographie de De Wett, pour un penny.

Un jeune homme verse le montant réclamé, reçoit, en échange, une enveloppe, et s'éloigne. Il revient bientôt auprès du camelot et se plaint que l'enveloppe est vide. Ce dernier vérifie l'enveloppe, l'examine avec soin, puis, d'un ton désespéré : « O malheur de moi ; si se sera de nouveau échappé ! »

SAMEDI PROCHAIN, nous publierons le texte et la musique d'une vieille et très amusante CHANSON PATOISE, qu'a bien voulu nous adresser un de nos lecteurs.

M. Brunetière à Lausanne. — C'est pour le lundi 20 janvier, à 8 heures du soir, au Théâtre (salle des spectacles). L'éminent académicien a choisi pour sujet de sa conférence : *Mme de Staël et les origines de la littérature européenne*. Voilà une bonne aubaine, et rare. Les billets seront tôt enlevés ; qu'on se presse. Ils seront en vente, dès lundi, chez MM. Tarin et Dubois.

LA SEMAINE ARTISTIQUE. — Théâtre. — Demain soir, dimanche, représentation très intéressante et qui procurera une agréable soirée à toutes les personnes qui chercheront au Casino un refuge contre le maudit brouillard. Au programme : *La Dame aux Camélias* et *la Mariée du Mardi-Gras*. Pleurs et rires. Rideau à 8 heures.

Kursaal. — Est-il encore besoin de rappeler le chemin des *Variétés de Bel-Air* ? Il y a foule tous les soirs. M. Tapie, il est vrai, a le secret de maintenir cet emballement du public. Voilà trois mois qu'il dure. Pour Lausanne, c'est beaucoup, savez-vous. Il y a dix à parier contre un qu'il prendra pied et que, dans quelque temps, on ne pourra pas davantage se passer du théâtre de Bel-Air que de celui de Georgette.

Livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE : Les assiégés de Pékin, d'après le journal du médecin de l'ambassade russe, par Michel Delines. — Lettres intimes d'Emér de Vattel, par Virgile Rossel. — La voix du sang. Roman, par M. Sciobéret. — Au Saff et chez les Druses, par F. Macler. — La poupée. Conte de Noël, par J.-P. Porret. — Etats-Unis d'Amérique. Le président Roosevelt, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.
3, RUE PÉPINET, 3

ALMANACH HACHETTE 1902

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.